

PRATIQUE DE LA DIRECTION SPIRITUELLE ET PSYCHANALYSE

La Psychanalyse pose au directeur de conscience des problèmes très concrets. D'une part, en effet, elle apporte sur l'homme et sur la relation inter-humaine qui joue nécessairement entre directeur et dirigé, des données dont il doit tenir compte, même s'il les juge fragmentaires. D'autre part, il lui arrive d'avoir dans sa clientèle des sujets psychanalysés, auprès desquels il doit remplir son rôle. Je voudrais, au cours de cet exposé, répondre à partir de l'expérience aux deux questions suivantes : comment un directeur de conscience peut-il utiliser les données de la psychologie analytique ? Comment peut-il procéder dans la direction d'un psychanalysé ? Je suppose admise la légitimité du traitement pour un catholique. Le problème mériterait d'être traité pour lui-même ; mais, étant donné les arguments qu'une expérience souvent sommaire et unilatérale met en avant pour le résoudre négativement, il faudrait entrer dans des considérations qui nous entraîneraient très avant sur le terrain de la méthode.

Si je fais surtout état de la psychanalyse dite orthodoxe, ce n'est pas que j'entends repousser toute autre forme de psychothérapie. La psychanalyse n'est pas le seul traitement psychologique des névroses. Mais, en France, du moins, elle est le plus répandu. C'est d'elle que le D^r Nodet a parlé. Ajoutons encore que sa rigueur, et la valeur de ses données facilitent les utilisations et les confrontations précises.



Quand nous parlons d'une utilisation possible par le directeur des données de la psychologie analytique, nous n'entendons nullement proposer que la direction devienne une cure analytique. La direction est une chose, la psychanalyse en est une autre. Le directeur est abordé par le dirigé en tant que représentant de Dieu. Il fait appel aux données de la foi, à la liberté, à la générosité, pour proposer des options qui doivent mener à la réalisation d'une perfection qui n'est autre que la vie selon le Christ. Il s'appuie sur la grâce et sur les tendances spirituelles du dirigé. Le psychanalyste représente pour sa part la santé

psychique, c'est-à-dire la libération des troubles névrotiques. Il fait appel à la volonté de guérir et à la spontanéité vitale du malade ; ou plutôt, il les suppose, car son rôle est simplement de fournir à ce dernier les moyens de prendre conscience du caractère infantile et anachronique de certains de ses comportements. C'est un thérapeute qui vise à donner à la personnalité la disposition de forces et de tendances aberrantes jusque-là. Son but spécifique est de restaurer l'intégrité d'un psychisme naturel dont la personne libre fera sous sa propre responsabilité un instrument et une expression de la vie selon l'Esprit.

Sur le plan psychologique les deux projets ne se recouvrent donc pas. *Un prêtre qui voudrait psychanalyser son dirigé ferait finalement de la mauvaise psychanalyse et de la mauvaise direction.* Faute d'une formation appropriée, faute surtout d'une méthode rigoureuse — puisqu'il mêlerait constamment les plans — il n'aboutirait qu'à la stérilité, sinon à la catastrophe, dans le domaine thérapeutique. Quant à sa direction, elle glisserait nécessairement vers les conseils psychologiques, et se viderait rapidement de tout élément surnaturel. C'est un fait d'ailleurs que les dirigés attendent du prêtre tout autre chose qu'une analyse.

Mais si la relation de direction ne doit jamais se transformer en relation analytique, le directeur le plus strictement attaché à sa fonction spirituelle ne peut pas faire abstraction de la situation psychologique de son dirigé. L'a-t-il d'ailleurs jamais fait ? Le bon directeur — je ne dis pas : le directeur en vogue — a toujours été un fin psychologue, bon connaisseur de la nature masculine ou féminine, apte à discerner les illusions et à tenir compte des possibilités du caractère et du tempérament. Il serait intéressant, à ce point de vue, de dégager la profonde sagesse, psychologique autant que spirituelle, que recèlent la doctrine de saint Jean de la Croix, ou les Règles pour le discernement des esprits de saint Ignace. Demander que le directeur tienne compte des données de la psychologie analytique dans sa direction, c'est lui demander de faire si possible avec plus de science ce qu'il a toujours fait.

La connaissance de la psychologie analytique que nous préconisons ici ne requiert nullement une étude technique approfondie et le passage par une psychanalyse personnelle. Elle doit être pourtant suffisamment précise et objective pour donner du psychisme, de sa genèse, et des principaux troubles névrotiques une idée qui constitue un véritable savoir, et non seulement un ramassis de notions vagues et peu utilisables. La meilleure manière de l'acquérir serait évidemment d'entendre sur ce sujet quelques cours solides et nuancés. A leur défaut, un exposé comme celui

du Dr Nodet, complété par la lecture de quelques ouvrages et articles choisis avec soin, suffit à donner une orientation d'esprit, et à rendre attentif à un certain nombre de points. La psychanalyse n'est nullement ésotérique. L'expérience psychologique et la lucidité dans la détermination du sens de ses propres actes et de ceux d'autrui permettent une vérification personnelle d'une bonne partie de ses enseignements concernant les fausses motivations, le transfert, etc... Une telle vérification est certainement insuffisante pour permettre de conduire une analyse, mais elle suffit pour l'usage que nous visons ici. Il ne s'agit pas, en effet, pour le directeur, d'être capable de remonter jusqu'aux traumatismes d'enfance qui sont à l'origine de la situation actuelle, mais simplement de savoir discerner sous les conduites objectivement conformes ou contraires à l'idéal de perfection la motivation névrotique qui leur donne leur sens psychologique, chez le dirigé qui vient le trouver ; de savoir aussi utiliser, pour compléter et interpréter les dires de ce dernier, tout ce qu'il livre de lui-même dans son comportement vécu.

La psychanalyse apprend d'abord à se défier des exposés qui portent sur ce dont le dirigé est conscient, ou plutôt à demeurer attentif à leur insuffisance. Sans doute, à un certain point de vue, le prêtre est-il dans une bien meilleure position que le psychanalyste. Représentant d'un Dieu d'amour, inspirant à priori confiance par sa fonction, sa discrétion assurée, et sa charité, il obtient rapidement une grande ouverture. Mais cette ouverture ne porte encore que sur le conscient. Or, il est certain que nombre de dirigés sont souvent inconscients — de bonne ou de mauvaise foi — de la nature de certains comportements. C'est ainsi qu'un homme marié pourra n'entretenir son directeur que de sa vie intérieure, de ses efforts pour être vraiment charitable et juste dans ses relations sociales, de ses difficultés sur le terrain de la morale conjugale, et ne se rendre aucun compte de sa conduite insupportable à l'égard des siens. Il arrive parfois que le directeur soit mis au courant par un tiers d'une situation qui lui avait toujours été présentée comme normale. L'attention portée au ton de la voix, à la brièveté du discours sur certains points, aux silences, à l'attitude générale peuvent déjà lui apporter des renseignements précieux. Mais autant il est souhaitable qu'il recueille au fur et à mesure qu'elles se présentent toutes les données objectives significatives, autant il doit éviter de mettre le sujet à l'épreuve à son insu, et d'utiliser des tests. La confiance et la libre ouverture qui sont le fondement de la relation de direction risqueraient d'en être profondément ébranlées.

Une initiation à la psychologie analytique — le Dr Nodet l'a fort bien montré — permet de soupçonner, sous les comportements objectivement conformes à la tendance à la perfection, la recherche d'une solution névrotique à des conflits anciens non liquidés.

Il faut se défier tout particulièrement ici d'une tendance à l'absolu propre à beaucoup de nerveux, et qui s'accompagne en général d'un intense sentiment de culpabilité et de dévalorisation, sans que le comportement quotidien manifeste l'existence et l'action d'une authentique charité. Pour se rassurer à la fois et pour se donner des raisons de se mépriser et d'être méprisé, on se forge un idéal d'angélisme inaccessible. Point n'est besoin que le directeur soit à même de découvrir les origines et de retracer la genèse de la dévalorisation qui se compense et s'alimente ainsi. Mais il doit pouvoir la déceler pour y adapter sa direction.

Un autre cas est celui de ces hommes et surtout de ces femmes qui d'une part semblent vivre dans le plus complet oubli de soi, et d'autre part présentent des symptômes plus ou moins morbides : obsessions, scrupules, etc... Ce comportement apparemment conforme à l'authentique charité répond souvent à un besoin de souffrir et de se détruire. De tels êtres sont incapables de s'aimer sainement. Il semble qu'ils éprouvent leur existence même et à plus forte raison leurs désirs d'épanouissement personnel, comme des fautes. Ils ne se sentent pas le droit et ne l'ont jamais senti, d'être et de vivre. Il s'agit là de tout autre chose que de cette tendance au don de soi qui vient peu à peu réduire l'égoïsme pécheur, dans une personnalité qui éprouve et accepte d'éprouver le désir naturel de vivre et de s'affirmer. Il ne faut donc pas s'étonner de voir les tendances, brimées et frappées d'interdit à priori, chercher à se satisfaire et à se condamner à la fois dans toutes sortes de symptômes.

Il n'est aucun comportement vertueux qui ne puisse être passé au crible d'un examen dont la lucidité est au service de la véritable charité. *La tradition spirituelle est unanime à déclarer que l'illusion est un des plus grands maux qui puisse affecter ceux qui tendent à la perfection. C'est à déceler cette illusion si souvent inconsciente que s'appliquera avec succès le directeur formé à la psychologie analytique.*

Il faudrait reprendre ici chacune des vertus traditionnellement liées à la réalisation de l'idéal chrétien pour les distinguer de contrefaçons, sur lesquelles la psychanalyse jette un jour nouveau. La chasteté peut être la maîtrise et la consécration d'une sexualité adulte selon les exigences librement consenties d'un état de vie ;

mais elle peut n'être aussi que le résultat d'une peur et d'une angoisse devant la sexualité comme telle, et devant la nécessité d'en assumer la responsabilité. L'obéissance peut être la libre soumission, par motif de foi, d'une personnalité bien intégrée, au représentant de Dieu ; mais il arrive trop souvent qu'elle soit une démission, motivée par le besoin infantile de sécurité, devant les représentants des personnages impressionnants de l'enfance. La douceur peut être cette vertu évangélique qui exprime l'authentique pacification par l'amour d'une agressivité dont on a pu accepter le surgissement ; mais n'est-elle pas parfois le comportement passif de ceux qui ont toujours eu peur de leur tendance à s'opposer à un père ? L'ascèse chrétienne peut exprimer le pur désir de ressembler au Christ qui accepta les souffrances par amour ; mais il n'est pas rare que le besoin de souffrir trahisse le masochisme. La piété et la dévotion peuvent sans doute manifester l'orientation vers les objets de la foi d'une affectivité sublimée par les vertus théologiques ; mais qui dira les implications sexuelles infantiles, la sensualité obscure, les compromis inconscients que peut manifester ce que l'on range sous le nom de sentimentalité religieuse !

Devant un comportement moral ou religieux, le directeur n'a pas à s'inspirer lui-même de la défiance systématique, et de la rigueur impitoyable du psychanalyste, qui, même lorsqu'il admet en théorie l'existence de la vertu authentique, est fortement tenté de douter de son existence dans la pratique, tant qu'il n'aura pas passé au crible de son art la conduite à apprécier. A la limite, nul ne saurait être reconnu pour vertueux qui n'ait été au préalable psychanalysé ! Il y a là un abus qui risque de se retourner contre la psychanalyse elle-même, en la coupant de toutes les autres méthodes de connaissance en profondeur. Les meilleurs psychologues de la tradition spirituelle n'ont pas attendu la psychanalyse pour critiquer les conduites vertueuses. Et n'est-ce pas F. Alexander qui rappelait récemment que « la psychanalyse est un raffinement des méthodes du sens commun pour comprendre les motivations et les actes d'autrui »¹. Un directeur fin et informé restera d'autant plus confiant, dans sa prudence même, qu'il lui est donné, plus qu'au psychanalyste, de rencontrer des sujets chez lesquels la conduite vertueuse n'est pas le masque d'une autre. Non pas que les motivations fausses ne puissent se rencontrer dans sa clientèle, et jusque dans les couvents ; mais alors que le psychanalyste ne rencontre généralement que des malades, et se trouve

1. F. ALEXANDER, *The evolution and present trends of psychoanalysis*. Rapports du Congrès international de Psychiatrie, t. V, Paris, Hermann, 1950, p. 5.

dès lors porté à mettre tout le monde en prévention de maladie, le directeur, qui rencontre souvent des gens normaux et d'authentiques vertus sera moins soupçonneux, même s'il connaît l'analyse par expérience personnelle. Il est vrai que la psychanalyse lui apprend que les gens sont souvent plus ambigus qu'il ne paraît.

Elle lui apprend aussi que des conduites apparemment contraires à la morale objective peuvent avoir d'obscures motivations qui, elles, n'ont rien à voir avec la volonté d'offenser Dieu. Moins vertueux parfois que leur conduite le laisserait supposer, les hommes sont aussi parfois moins mauvais. La connaissance de la psychologie analytique est ici la source d'une sagesse qui vient corroborer cette charité qui selon l'évangile doit s'abstenir de juger. Devant l'homosexualité, la masturbation, certaines formes de donjuanisme, des explosions de jalousie et de colère, des tentatives de suicide, etc... le directeur averti saura soupçonner les conflits inconscients. Ici encore, les comportements délictueux doivent être appréciés, en fonction de la personnalité, de ses fixations et de ses régressions affectives. Le directeur se gardera pourtant de porter nécessairement un verdict d'irresponsabilité absolue, car, même motivé inconsciemment, un comportement de cette sorte peut avoir une dimension selon laquelle il mérite la qualification de péché. Différents niveaux de la personnalité peuvent être engagés dans le même et unique acte.

En face d'un sujet chez lequel il a décelé des motivations névrotiques, que peut donc faire le directeur pour adapter sa direction à la situation réelle ? Dans certains cas, il sera totalement impuissant, et il ne lui restera d'autre recours que de faire appel à la collaboration du psychanalyste, ou de tout autre psychothérapeute, si vraiment l'état du dirigé est tel que celui-ci est insupportable pour lui et pour son entourage. Nous ne pouvons entrer ici dans toutes les questions que soulève le conseil donné à quelqu'un de se faire psychanalyser. Mais, du point de vue même de la direction, il y a certainement des cas où le recours à une psychothérapie, quand elle est possible, peut être présentée à un dirigé comme une véritable obligation de conscience dans la mesure où elle a des chances sérieuses de le mettre en état de remplir ses devoirs. Nous ne sommes pas assez habitués à considérer que la liberté est moins le pouvoir de se transformer directement sur le plan moral que celui de se mettre dans des conditions qui favoriseront l'obéissance à Dieu.

Il arrivera souvent qu'un tel conseil ne sera pas nécessaire ou qu'il ne sera pas possible. Sans faire une analyse qui n'est pas de son ressort, le directeur saura pourtant faire prendre conscience

XX || au sujet du caractère inauthentique de certaines de ses conduites. En temps opportun cependant et avec doigté pour ne pas risquer de le voir s'angoisser ou se retirer. Mais surtout il insistera sur le caractère positif de la vie chrétienne ; il saura s'appuyer sur les parties saines de la personnalité morale et religieuse pour obtenir des actes qui exprimeront la volonté de vivre en conformité avec le Christ. Il saura enfin recommander, à défaut de traitement, des changements dans les conditions de vie, de façon à mettre le sujet dans une situation où il pourra sortir de son infantilisme. Mais il n'oubliera jamais que son premier rôle est de maintenir son pénitent en présence du Dieu qui l'aime et le sauve, même avec son psychisme rebelle.



La psychologie analytique n'éclaire pas seulement la psychologie du dirigé, elle permet également de comprendre ce qui se passe réellement au sein de la relation de direction. Les docteurs Nodet et Rousset ont suffisamment parlé de ce phénomène de « transfert », pour que je puisse me contenter de quelques réflexions sommaires.

Le dirigé ou la dirigée, tout animés qu'ils soient consciemment des meilleures intentions, ne regardent pas seulement le prêtre comme le représentant de Dieu. Ils revivent inconsciemment devant lui un certain nombre d'attitudes et de comportements en rapport avec leur retard affectif. L'un cherchera toujours à lui plaire pour attirer son estime et son affection, comme il l'a fait jadis devant son père. Une jeune fille cherchera en lui l'homme dont la rencontre satisfait partiellement sa sexualité, sans qu'elle soit mise en demeure de reconnaître celle-ci et d'en assumer la responsabilité puisque cet homme « interdit » la condamne en même temps qu'il l'éveille. Une femme trouvera dans la soumission passive la satisfaction de son masochisme, et ne cessera de proposer à son directeur un vœu d'obéissance. D'aucuns attendent inconsciemment un guide qui leur dise ce qu'il faut faire dans les détails, et les dispense de prendre des responsabilités. Il en est trop aussi qui regardent le directeur comme le représentant d'un « surmoi » sévère, et souvent tyrannique.

Le danger de tels transferts saute aux yeux. La juste relation au représentant de Dieu va être contaminée par l'intrusion de relations plus ou moins névrotiques, d'autant plus néfastes qu'elles demeurent inconscientes. Il ne faut pas chercher ailleurs la raison de la stérilité qui frappe tant de directions. Un directeur averti saura reconnaître la signification cachée du comportement

que son dirigé adopte à son égard. Il se gardera d'entrer dans son jeu, et de lui donner des motifs objectifs de prendre certaines attitudes qui le maintiendraient dans son infantilisme. La psychanalyse permet ici d'estimer à son juste prix la règle classique qui recommande la plus grande réserve dans les rapports de direction. La bonté austère du directeur est le pendant exact de la neutralité bienveillante de l'analyste. Et s'il est permis au premier, en vertu de la charité qu'il représente, et du rôle qu'il assume, d'avoir une attitude plus positivement éducatrice que le second, sa lucidité l'empêchera de se laisser manœuvrer. Faut-il que lui aussi « interprète » la conduite du dirigé ou de la dirigée à son égard ? C'est une question de tact et de prudence. En certains cas, une telle interprétation peut produire une prise de conscience salutaire et contribuer à purifier la relation de direction des éléments de transfert qui venaient la gêner. En d'autres cas, une telle révélation ne semble pas souhaitable : le sujet trop faible ne la supporterait pas. Le mieux alors est de profiter de ce que le transfert a de positif pour obtenir des efforts, et une amélioration de la vie chrétienne, tout en tentant de développer au maximum l'orientation spirituelle. Il y a des sujets qui resteront toujours psychologiquement mineurs et qui ne parviendront jamais à se passer de l'appui d'un « père ». Le directeur sera ici moins sévère que l'analyste, tout en étant aussi vigilant, et en restant sans illusion sur ce qui se passe réellement.

La psychanalyse l'éclaire également sur ce qui se passe chez lui. *La direction, en effet, est un terrain d'élection pour les manifestations de son propre déséquilibre.*

Il y a ainsi un désir de diriger qui trahit une impuissance à instaurer des relations inter-humaines normales. Des prêtres mal à l'aise devant autrui dans les relations courantes ne trouvent de la sécurité qu'en réduisant l'autre à l'état de dirigé. Certaines recherches inquiètes de directions dérivent d'un besoin de valorisation chez des prêtres timides et gênés dans les rapports normaux. La grâce se sert sans doute de tout, et ce besoin de compensation peut aboutir pour un homme uni à Dieu à des directions très valables. Mais quiconque a pris conscience de cette motivation devra constamment être en garde contre son prurit et savoir éviter d'une part la bienveillance excessive qu'il est tenté d'accorder à ceux qui acceptent d'entrer dans cette relation avec lui, et d'autre part le ressentiment secret qu'il pourrait nourrir contre ceux qui la refusent.

Quant aux méfaits que ses illusions sur lui-même peuvent

entraîner chez un directeur, le docteur Nodet et le docteur Rousset en ont donné de bons exemples, notamment dans le domaine de la sexualité. On pourrait en donner d'autres, dans le domaine de l'agressivité notamment. Combien de molleses dans la direction n'ont d'autres sources qu'un besoin d'affection et d'estime qu'un directeur inquiet sur sa propre valeur demande à un dirigé de combler. A l'inverse, l'autoritarisme sadique de certains se complaît dans les soumissions passives, et réduit les autres comme en esclavage.

On insiste souvent dans certains milieux catholiques sur les conséquences néfastes de certaines psychanalyses. Il serait malhonnête de ne pas signaler aussi les méfaits de certaines directions. *L'ignorance de certains prêtres tant sur la psychologie de leur dirigé que sur la leur propre engendre de véritables désastres, qu'il est souvent trop tard pour réparer quand on est amené à les découvrir.* La direction vécue n'est pas une direction idéale, c'est une direction réelle qui peut comporter des échecs.

Il n'est sans doute ni nécessaire, ni possible, ni même souhaitable que tous les directeurs de conscience soient psychanalysés. Mais on peut dire que plus ils seront eux-mêmes des adultes sur le plan psychologique, plus en tout cas ils seront conscients de leurs déficits en ce domaine, et plus leur direction saura éviter les inconvénients que nous venons de signaler. Un esprit surnaturel authentique, le détachement opéré par la charité, une attention lucide à recueillir les données de l'expérience, la purification des tendances opérée par la grâce de Dieu, suppléeront, et au delà, ce qu'ils auraient pu obtenir en passant par l'expérience analytique, au sens strict. Mais l'acquisition des connaissances psychologiques que nous préconisons ne peut que contribuer à faire d'eux ces directeurs « savants » que demandait sainte Thérèse.



Il me reste à aborder un dernier point, c'est celui de la direction des psychanalysés. Le cas est encore rare, mais enfin il peut se présenter, et il est probable qu'il se présentera plus souvent à l'avenir. Il déconcerte souvent un directeur qui ne connaît la psychanalyse que superficiellement. Il se crée ainsi entre le psychanalyste et le directeur une sorte de tension très préjudiciable au sujet commun de leurs soins. Je voudrais simplement proposer aux directeurs éventuels d'analysés quelques réflexions issues de l'expérience, afin de leur permettre d'adapter leur direction à la psychologie spécifiée par la situation analytique. Il va sans

dire que nous voulons présenter ces remarques avec la circonspection qu'exigent tout ensemble et la complexité et la relative nouveauté du sujet. Mais le moraliste ne peut refuser de considérer les problèmes que le psychologue lui pose.

D'un mot, on peut dire que *le psychanalysé qui vient trouver un directeur est mené par un double désir : l'un, conscient de trouver chez lui un appui pour la reconstruction spirituelle qui s'impose ; l'autre, inconscient, de trouver un complice qui lui permette de résister au traitement analytique.* Tout l'art du directeur est de savoir répondre au premier, sans donner satisfaction au second. On voit tout de suite sur quelle corde raide il va se mouvoir. D'une part, en effet, il doit rester prêtre, dans sa fonction spirituelle, avec ses responsabilités ; il n'est directement ni l'adversaire, ni l'auxiliaire du psychanalyste comme tel. Mais d'autre part, par tout ce qu'il représente pour l'inconscient du psychanalysé, il est sans cesse sollicité par ce dernier qui cherche à l'entraîner à ses côtés dans le jeu subtil qu'il joue avec le psychanalyste, et qui n'a qu'un but : éviter les confrontations et les intégrations nécessaires pour devenir un adulte. Et comme ces résistances se déguisent souvent sous des prétextes moraux et religieux, il est tenté de les fortifier et par là il nuit à la fois au traitement et à la saine évolution spirituelle qu'il doit promouvoir. *Être guide spirituel, sans être l'allié de la névrose, tel est le problème qu'il a à résoudre concrètement.*

Il est important qu'il ne donne pas à son dirigé l'impression qu'il se défie de l'analyse. La bonne volonté consciente ne suffit pas. Il faut que lui-même soit suffisamment au courant pour comprendre la valeur thérapeutique du traitement. Une méconnaissance ou une répulsion même inconsciente est sentie par le dirigé qui risque soit de s'écarter de lui, soit de l'utiliser à l'occasion, surtout si la relation de direction, comme il arrive parfois, est contaminée par un fort transfert. Cette confiance dans l'analyse n'exclut nullement une vigilance attentive à s'exercer au cas où l'analyste, outrepassant ce que comporte la méthode, donnerait positivement des conseils incompatibles tant avec son rôle, qu'avec les exigences morales.

Très rapidement le directeur sera mis en présence d'un désarroi qui semble secouer toutes les conceptions morales et religieuses du sujet. L'analysé doute de la valeur de ses comportements moraux et religieux passés. Il déclare qu'il ne sait plus où sont le bien et le mal. Il commence à éprouver des sentiments et des désirs qui lui paraissent incompatibles avec la loi morale. Sous la pression d'un grand sentiment de culpabilité il n'ose plus com-

munier : il arrive assez souvent qu'il raréfie ses confessions. Il devient agressif contre la religion et la morale, etc... On n'en finirait pas d'énumérer les formes diverses revêtues sur le plan des comportements religieux, par la transformation qui est en train de s'opérer en lui.

C'est alors que dans sa foi à laquelle il tient, il demande au directeur de l'aider à trouver une conduite religieuse débarrassée de contaminations névrotiques, mais qu'en même temps il souhaite, en tant que névrosé qui résiste au traitement, trouver un allié contre le psychanalyste.

Un directeur averti commencera par ne pas s'inquiéter. Il comprendra que la prise de conscience des motivations névrotiques inaperçues, qui venaient jusque-là contaminer la valeur des conduites religieuses et morales, ne peut pas aller sans entraîner un profond désarroi, d'autant plus que le sujet trouvait dans la conscience d'être objectivement d'accord avec la loi une sécurité qui masquait son angoisse latente. Le voilà maintenant désabusé, ou en passe de l'être. Toutes proportions gardées, *il subit*, croyons-nous, *quelque chose d'analogue à ces illuminations qui viennent éclairer les mystiques sur leur véritable situation devant Dieu*. La prise de conscience de l'infantilisme latent sous un comportement qu'il croyait adulte et librement motivé, répond à la prise de conscience du péché inaperçu sous la conduite apparemment sainte. Dans un cas comme dans l'autre, le directeur saura reconnaître ce qui se passe, et comprendre que ce désarroi n'est qu'un stade à traverser pour accéder à un état supérieur.

Il se gardera d'abord de nourrir les résistances du sujet, qui se prévaut de ce désarroi devant lui, pour lui demander : soit de le rassurer en affirmant bien fort la valeur authentique de ses comportements ; soit de le fortifier dans un sentiment de culpabilité qui porte non sur des péchés réels, mais sur des tendances refoulées jusque-là et dont il sent la poussée ; soit de l'appuyer pour lui donner des raisons apparemment valables d'abandonner l'analyse. La confiance dont le directeur est l'objet lui permet souvent d'intervenir efficacement pour faire reprendre ou continuer un traitement qui était mis en question pour des raisons névrotiques. *On oublie trop souvent que la cure est une ascèse, et que des êtres faibles sont tentés de fuir les découvertes qu'ils y font, et la responsabilité devant laquelle elle les place.*

Mais le rôle du directeur de conscience ne se borne pas à cette discrétion. Il est positif. Une cure analytique est une expérience profonde. Elle doit, comme telle, être vécue sur le plan spirituel et religieux. Je crois de plus en plus, pour ma part, que si l'on

veut y aider efficacement le pénitent, c'est auprès des directeurs habitués aux expériences mystiques qu'il faut prendre conseil. A un niveau, sans doute inférieur à celui des âmes visées par saint Jean de la Croix¹, c'est une nuit analogue, avec la même impression d'insécurité, de flottement, d'absence de points fixes, de solitude. Comme Dieu, dont il est ici une image, le psychanalyste se tait ou n'intervient que pour détruire tout ce qui s'oppose, non à la charité surnaturelle, mais au rétablissement de la santé. Il s'agit bien d'une sorte de purification passive qui tend à éliminer non pas l'égoïsme pécheur, mais l'infantilisme qui contamine la vie chrétienne. Comment une telle expérience ne pourrait-elle être vécue religieusement ? Elle constitue une épreuve singulière dont l'acceptation chez un chrétien peut et doit prendre le sens d'un abandon au Mystère divin dans la foi. Reconnaître que l'on se reposait faussement dans sa rectitude morale objective, accepter d'être agressif ou sexué, s'orienter vers la responsabilité adulte de sa conduite, cela ne va pas tout seul. La névrose s'y oppose, mais aussi l'orgueil et l'égoïsme. Consentir est alors motivé à la fois par la volonté de guérir et par l'abandon à la grâce.

Présenter ainsi les choses, ce n'est nullement placer à priori, ainsi que certains le voudraient, un péché à l'origine de la névrose : celle-ci est et reste une maladie dont les causes peuvent être de l'ordre du déterminisme. Mais c'est dire qu'au cours même de la cure chez un chrétien il y a un moment, ou plutôt des moments — il s'agit en effet d'une histoire, qui se déroule dans le temps — où la crise : accrochage à l'infantilisme ou dépassement vers l'âge adulte, prend la dimension d'une option : égoïsme ou abandon. *Si le péché n'est pas à l'origine de la névrose, l'acte par lequel, une fois conscient, on demeure dans la névrose peut revêtir la signification d'un péché.*

L'expérience analytique nous éclaire ici singulièrement sur les exigences de la volonté divine. Notre ascèse classique est fondée sur l'idée d'une mortification en quelque sorte à sens unique : mourir à soi-même et vivre à Dieu s'exprimerait et s'effectuerait toujours par le moyen d'un refus de satisfaire une tendance naturelle. Elle suppose une conception trop simple de la nature, et donc une conception simplifiée de l'égoïsme. Mais si la nature n'est pas si simple ; si elle est une organisation complexe de tendances et de contre-tendances ; si, surtout, elle se forme dans une genèse qui mène à l'âge adulte et à l'autonomie,

1. Inférieur, parce que le plus souvent, croyons-nous, les âmes appelées à l'union mystique n'éprouvent pas leur désarroi sur le plan de la conduite morale et sociale, mais sur celui de la relation directe avec Dieu.

l'égoïsme peut être dans le refus d'une promotion qui entraîne des risques et des responsabilités, il peut être aussi dans la soumission passive aux contre-tendances qui viennent gêner la croissance psychique, et donnent à bon compte l'illusion d'être en règle. *L'authentique mortification religieuse, celle qui porte sur l'objet même de l'attachement égoïste, peut aussi bien s'exprimer et s'effectuer dans l'acceptation des conditions d'une croissance redoutée, que dans le refus d'une satisfaction naturelle.* Précisons bien d'ailleurs qu'il ne s'agit nullement ici de poser des actes contraires à l'idéal moral et religieux, mais d'accepter les tendances et les risques que comporte leur maturation. Consentir à devenir adulte, c'est mourir au besoin infantile de sécurité, mais c'est en même temps faire la volonté de Dieu et mourir à l'égoïsme. *Le névrosé est toujours tenté de commettre le péché judaïque, et de refuser de passer de l'Ancien Testament au Nouveau.*

Telle est bien, en effet, la ligne dans laquelle doit l'orienter le directeur, en le maintenant en présence du Mystère dans la foi. C'est ce sens du Mystère qu'il a surtout à éveiller et à nourrir en son dirigé lors de ces crises qui semblent balayer les convictions morales et religieuses. Si le psychanalysé le possède, il reconnaîtra progressivement ce qui convient ou ne convient pas à l'Esprit. Il saisira de nouveau le bien et le mal moral, mais cette fois dans leur relation à l'authentique exigence spirituelle. Par une pédagogie pleine de tact et sans cesse attentive à proposer les gestes, à évoquer les enseignements, qui véhiculent pour son dirigé le sens spirituel le plus pur, le directeur fera œuvre éducative positive. Il répondra à ce que l'on attend de lui.

Que ce passage de l'infantile à l'adulte dont nous venons de montrer les implications spirituelles ne se fasse pas sans un véritable risque de tâtonnements et de faux pas, la chose est vraisemblable a priori et l'expérience le confirme.

Il arrive que le pénitent dont les tendances sexuelles et agressives commencent à s'affirmer soit tenté de passer à l'acte. Le psychanalyste, fidèle à sa méthode, se taisant, on se tourne alors vers le directeur pour lui demander quelle attitude prendre. Dans une telle situation, il est bien évident que le dirigé a tendance à se comporter encore comme un enfant qui tente d'échapper à la responsabilité de ses options ; bien qu'il puisse en même temps se poser le problème sur un plan authentiquement moral. Le directeur se gardera alors aussi bien de renforcer l'interdit, que d'entrer dans la voie du laxisme. Il s'exprimera toujours en termes de valeur, et d'une façon positive, faisant appel à la tendance spirituelle que son rôle est de développer.

Il arrive plus souvent encore que le dirigé pose effectivement des actes objectivement immoraux qui ravivent un sentiment de culpabilité disproportionné avec son état spirituel, ou qui, au contraire, n'éveillent plus la même angoisse de jadis — ce dont il s'inquiète. Quelle qualification morale donner à ces actes, dans la situation spécifique où se trouve l'analysé ? Sur le plan des principes traditionnels, c'est à la loi du double effet, notamment, que le théologien moraliste se reportera. De plus — et cette affirmation est, selon nous, d'importance — le directeur, ne séparant pas la morale de la psychologie, tiendra compte chez le sujet d'un abaissement du niveau mental, d'une régression momentanée vers une situation enfantine, en fonction desquels précisément le sujet pose, avec un organisme physiologique et une conscience intellectuelle d'adulte, des actes dont la signification psychologique correspond à l'âge affectif atteint par la régression. Si la cure aboutit effectivement à reprendre aux origines une genèse qui a été manquée sur un point ou sur un autre, il ne faut pas s'étonner de constater que cette croissance s'accompagne souvent de manifestations dont la signification est à apprécier relativement au moment atteint par l'âge affectif.

Le jugement de valeur à porter, sera fonction de tout ce qu'un directeur averti et prudent peut saisir de la situation réelle de son pénitent. On s'attachera donc plutôt à détendre le sentiment exagéré de culpabilité, et à calmer l'inquiétude. Mais on s'efforcera de maintenir ou de promouvoir le sens du péché devant le Mystère du Dieu qui demande et pardonne. Il pourra être bon de se contenter en confession d'un aveu global, fondé sur la foi, qui permette au pénitent d'accomplir un acte véritablement religieux, toute autre forme d'accusation s'avérant souvent génératrice de scrupules et de culpabilité.

Ces notations sommaires montrent que la direction des psychanalysés est chose délicate et pour une part nouvelle. Elle requiert une juste idée de l'expérience analytique, et un sens psychologique nuancé. Certaines des conséquences néfastes de la cure, sur le plan moral et religieux, sont vraisemblablement dues à l'ignorance des directeurs. Il est bien évident que l'issue favorable ou défavorable d'une cure dans le domaine spirituel dépend aussi d'autres facteurs dont nous ne pouvons parler : valeur du moi spirituel du sujet au départ, compétence et discrétion du psychanalyste, circonstances extérieures, et surtout générosité devant les options qui se présentent. Mais l'aptitude du directeur à comprendre les événements de la cure, et à y adapter ses conseils est un facteur très important.

La direction est un art, et comme tout art elle requiert un apprentissage. Nous pensons qu'aujourd'hui cet apprentissage ne peut, somme toute, en vue de certains cas plus complexes, se dispenser d'intégrer les données de la psychologie analytique.

Paris

LOUIS BEIRNAERT, S. J.

RECHERCHE DES POINTS D'EFFICIENCE DE LA PERSONNALITÉ

Plus on étudie de près les dispositions psychologiques des jeunes et des adultes, plus on pense que nous ne sommes jamais « finis ». Et d'une certaine manière, on a l'impression qu'aider les autres à se trouver, c'est les aider à « croître » (mais sans être malgré cela, capables de les définir entièrement).

Or, parmi les divers points de repère qui nous montrent la direction de la destinée qui a pour chacun de nous un sens, quelques-uns sont d'ordre psychologique. En effet, nos façons de réfléchir, de formuler et d'agir ne peuvent méconnaître nos façons d'être profondes sans risque de maladie psychique et de dégoût de vivre.

Certains malaises intérieurs, certains doutes, certaines angoisses sont des signaux d'alerte : attention, une disharmonie intervient entre nos façons de penser et de faire, entre nos façons de chercher et de vouloir. Attention, il y a bousculade anarchique de nos désirs et nos espoirs, de nos idées et nos limites. Attention, peut-être demeurons-nous méthodiques dans nos emplois du temps, mais nous nous sentons étrangers à notre propre vie.

Dans ces périodes de crise, ou d'indifférence, ou de désordre, l'être qui se débat ou qui dépérit — et qui souffre — cherche un secours.

Le directeur spirituel est familiarisé avec tout ce qui touche les cimes de la personnalité, les mouvements et les réactions de l'âme.

Le psychologue, lui, évolue dans le monde des structures de la personnalité. Mais tout se tient, car pour que l'âme dilate l'être, et le libère, l'harmonie doit être établie entre les rouages qui le constituent.

La méthode psychanalytique étudie et soigne des perturbations, des refoulements qui bloquent la croissance et l'épanouissement. Elle peut dans ce travail mettre à jour des chocs oubliés, des mensonges envers soi-même inavoués, des désirs maladroits d'arriver à être ce que nous ne sommes pas, et qui nous emprisonnent dans de fausses attitudes.

Le conseiller psychologue s'intercale entre le psychothérapeute et le directeur spirituel. Il essaie de discerner une nature pour aider à en *coordonner les éléments*. Il recherche les compensations